

Galarneau, Claude. Les Collèges classiques au Canada français (1620-1970). Montréal, Fides, 1977, 287 p.

Pierre Savard

Volume 14, numéro 3, décembre 1981

Didactique et littérature dans les collèges classiques du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500562ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500562ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Savard, P. (1981). Compte rendu de [Galarneau, Claude. Les Collèges classiques au Canada français (1620-1970). Montréal, Fides, 1977, 287 p.] *Études littéraires*, 14(3), 559–561. <https://doi.org/10.7202/500562ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

GALARNEAU, Claude. **Les Collèges classiques au Canada français (1620-1970)**. Montréal, Fides, 1977, 287p.

Disparus depuis un peu plus d'une décennie, les collèges classiques semblent à nos fils et nos filles aussi lointains que l'étaient pour nous les monastères du moyen âge. Ces maisons d'éducation, faut-il le rappeler, ont façonné l'essentiel de l'élite canadienne-française depuis le début du XIX^e siècle et même en deçà. Elles ont surgi des rivages de l'Atlantique aux pieds des Rocheuses partout où un peuplement suffisant pouvait les faire vivre. La moitié de leurs diplômés sont devenus prêtres, fait qui aide à comprendre la place du clergé chez nous. Quant à l'organisation des études dans leurs murs, elle plonge des racines jusqu'en pleine Réforme catholique du XVI^e siècle, faisant beaucoup d'honneur au grec, au latin et aux lettres de France et plaçant la philosophie et l'éloquence au-dessus de tout. Claude Galarneau a consacré le meilleur des dix dernières années de sa réflexion et de sa recherche à retracer cette histoire de plus de trois siècles et demi. Le livre qu'il nous offre est le fruit non seulement de larges lectures et d'entrevues nombreuses de survivants mais aussi d'une collaboration modèle entre le maître de Laval et ses nombreux étudiants qui par des thèses et des travaux de séminaires ont apporté chacun leur pierre à cet édifice impressionnant d'érudition. Travaux bien digérés d'étudiants bien dirigés. On est sans conteste en présence d'un des meilleurs ouvrages d'histoire des dernières années au Québec. Maître-livre qui nous repose à la fois de la petite histoire myope et patriotarde et des élucubrations prétentieuses des petits maîtres plus farcis d'idéologie que d'information historique. L'auteur connaît fort bien ses sources mais aussi les spécialistes de l'histoire de l'enseignement comme le père de Dainville dont les travaux lui inspirent de fécondes enquêtes chez nous. L'ouvrage est écrit dans une langue sobre, claire et élégante, ce qui n'est pas un mince éloge à notre époque où l'histoire « sérieuse » est trop souvent devenue illisible.

Ce tableau des collèges pendant trois cents ans et plus se présente en forme de triptyque. Le premier panneau rappelle le développement de l'institution à travers un temps multiséculaire et un espace aux dimensions d'un continent. Loin de se contenter de faire la synthèse de ce qui a été écrit, l'auteur apporte du neuf, sur les collèges de filles, par exemple, qui fleurissent au milieu de bien des épines à partir de l'entre-deux-guerres. Pour lui, l'apogée des collèges se situe après 1940 avec la multiplication des institutions. Un passage sur les collèges hors Québec étiquetés « de

la diaspora» rappelle des fondations durables en Acadie, en Ontario et dans l'Ouest et d'autres plus éphémères aux États-Unis.

La travée centrale de l'ouvrage nous présente les maîtres et les élèves. L'auteur rappelle que les enseignants sont essentiellement des religieux. Il raconte avec de discrets coups de griffes la lente et difficile émergence d'un corps d'enseignants laïcs longtemps confinés à la musique, la gymnastique... ou l'anglais. Plus haut, il a fait la lumière sur les pénibles débuts du collège de Cornwall, fondation de laïcs à la fin des années 1940 torpillée par des éléments cléricaux. Ces pages nous rappellent que ce livre n'est pas l'œuvre d'un observateur de Sirius. Passionné par l'œuvre d'enseignement, l'auteur a vécu comme élève dans un collège puis il a enseigné dans certains des murs qu'il décrit, ce qui lui donne une connaissance par l'intérieur qui non seulement évite les contresens grossiers mais aide à mieux faire comprendre les problèmes. Jamais, cependant, l'historien ne cède le pas au mémorialiste «rétro» ou à l'éducateur qui défend sa maison, voire «son» type d'enseignement. Les tendresses de l'historien restent couvertes et bien disciplinées... La deuxième partie du livre comprend aussi les pages les plus neuves de l'ouvrage où l'auteur évoque le recrutement géographique, l'origine sociale, la réussite scolaire et le choix de carrière des élèves. On a là les résultats de dépouillements longs et patients des équipes successives que le professeur Galarneau a su passionner par cette épopée de l'éducation. Nul doute que ces chiffres feront réfléchir et stimuleront la recherche. Des pages bien pensées sur la promotion sociale et le rôle d'agent de reproduction des collèges couronnent cette partie.

Le dernier tiers de l'ouvrage expose d'abord les programmes d'études : pages capitales sur le contenu et les méthodes de l'éducation intellectuelle pratiquée dans ces maisons sorties en droite ligne de l'humanisme du XVI^e siècle. L'auteur insiste ensuite avec à propos sur l'éducation morale qui occupe la première place dans ces maisons visant à former des hommes plus que des esprits ornés. Enfin, il termine par des pages instructives sur les critiques adressées à l'institution pendant plus d'un siècle et sur les ripostes qu'elles ont engendrées. On y est impressionné autant par la force des arguments en faveur des collèges que par la puissance incontestée de ces institutions dans une société qu'ils ont façonnée à leur image et à leur ressemblance.

Comme toutes les synthèses, l'ouvrage ne peut répondre à toutes les questions. Des monographies viendront éclairer l'histoire encore obscure de telle institution ou de telle forme d'enseignement. L'enseignement de la littérature par exemple y constitue paradoxalement une zone d'ombre. Les activités parascolaires restent à approfondir : les avatars de l'ACJC et de la JEC, par exemple, sont à étudier. Ceux qui se lanceront sur ces pistes disposeront avec l'ouvrage de Claude Galarneau d'un guide dont on trouve peu d'équivalents dans les autres secteurs de notre histoire.

Le livre est enrichi d'une riche bibliographie qui rendra les plus grands services aux chercheurs et aux curieux. Cinq tableaux et dix-sept figures (surtout des cartes) facilitent grandement l'intelligence du texte.

Un index rend sa consultation beaucoup plus aisée. Il faut déplorer que l'éditeur, qui n'en est pas à ses premières armes, ait rejeté cet ouvrage dans une collection en format de poche. Le caractère du texte, quoique lisible, est minuscule et plusieurs des précieux tableaux et cartes doivent se lire à la loupe.

Ce livre vient à son heure dans un Québec qui s'interroge sur la qualité de son éducation et se prend à idéaliser un passé qui reste mal ou partiellement connu. Pédagogues et historiens apprécieront cet ouvrage qui stimulera la réflexion de ceux-ci et nourrira la réflexion de ceux-là. L'honnête homme, pour sa part, qui ne disposait sur le sujet que d'une synthèse écrite il y a près d'un demi-siècle par Lionel Groulx, lira avec profit ce livre agréable.

Pierre SAVARD
Université d'Ottawa



BOISSONNAULT, Pierre, Roger FAFARD et Vital GADBOIS. **La Dissertation. Outil de pensée, outil de communication.** Ste-Julie, Les Éditions de la Lignée, 1980, 255p.

On croyait l'exercice de la dissertation disparu de l'institution scolaire depuis l'avènement de l'enseignement collégial. Le dernier ouvrage de l'ère des collèges classiques, celui de Michel Dassonville, *Comment écrire une dissertation littéraire*, remonte à 1955; il faisait partie de la collection des « Études françaises dans l'enseignement secondaire » des Presses de l'université Laval, collection dirigée par le père Philippe Deschamps et M. Dassonville lui-même. Dès le premier mot de son introduction, M. Dassonville écrit : « Ce livre n'est qu'un outil » (p. XI). Le mot *outil* revient, cette fois dans le titre de *La Dissertation* de Pierre Boissonnault, Roger Fafard et Vital Gadbois (désormais abrégé : BFG), paru en 1980 : *Outil de pensée, outil de communication*. Cet ouvrage, de trois professeurs du cégep de St-Hyacinthe, s'adresse, comme ses prédécesseurs, aux étudiants et aux professeurs : « aux étudiants qui désirent apprendre à structurer clairement leur pensée » ; aux professeurs qui y trouveront leur profit, en particulier dans l'utilisation du cadre théorique proposé, lequel est illustré « d'exemples, de suggestions d'exercices et de nombreux sujets de dissertation, surtout puisés dans la littérature québécoise » (p. 7).

Le sous-titre général de l'ouvrage : « De l'analyse du sujet à l'élaboration du plan détaillé » indique une organisation particulière des étapes de l'exercice de dissertation. Sa conception même répond aux besoins actuels des étudiants du collégial qui doivent acquérir ces habiletés que nécessite la dissertation en vue de pouvoir les transférer « à d'autres